Pour que vivent les abeilles

Arlette Gélabert

Et si le monde devenait fou. Annette et Lucie tentent de vivre ou survivre dans un monde chaotique, où les dérèglements climatiques ajoutent à ceux d'une société en perdition. Elles rêvent d'un autre monde. Leurs destins sont liés, pourtant elles ne se croiseront qu'à l'épilogue de l'histoire.

Annette a 15 ans lorsque la "grande catastrophe" se produit. Sensible, désemparée, perdue dans un monde sans repères affectifs, elle trouve refuge chez Miguel, apiculteur au chômage et militant dans un réseau de résistance. Elle y découvrira l'amour, des amis mais très vite comprendra aussi que ce havre de paix est illusoire et qu'elle est engagée malgré elle dans une lutte sans retour possible, pour la survie de la planète.

Lucie a 16 ans quand elle se retrouve enceinte. Enfant adoptée, elle part à la découverte de ses origines et de sa mère biologique. C'est ainsi qu'elle rencontre Miguel et ses amis. Forte personnalité, révoltée par l'évolution du

monde, elle crée le Réseau Mélissa, dont les actions sont au cœur de cette histoire.

Prises dans un tourbillon d'événements, Annette et Lucie croiseront des marins, un apiculteur, des scientifiques, des migrants ; de la Bretagne à la Provence, de Paris à un petit village de l'Aube, elles lutteront chacune à leur manière pour un monde meilleur. Parviendront-elles à réaliser leurs rêves ?

Cette histoire est une dystopie. Une grande partie de ce roman se situe dans un monde futur assez proche de notre monde contemporain.

Chapitre 1 – Lucie (Février 2016)

— C'est ma vie, c'est mon corps, c'est mon histoire et je vais le garder.
— Chérie, tu as tout juste 16 ans. Tu n'imagines pas ce que c'est d'avoir un enfant à ton âge et de l'élever. Et tes études, comment feras-tu avec un enfant.
— M'en fous, je le garde, même s'il m'en coûte.
— C'est d'abord à nous qu'il va coûter, vu que tu es lycéenne, répliqua son père.

Lucie toisait ses parents sans ciller. Debout, dressée par la colère, elle les dépassait d'une tête, les « petits bretons » comme elle les nommait parfois avec affection et un brin d'ironie. Emmitouflée dans un ciré jaune de marin, son bonnet rayé traditionnel bien enfoncé sur son front, d'où s'échappaient deux mèches noires rebelles, elle avait manifestement l'ascendant dans cette

bataille qu'elle venait d'allumer par une simple phrase : « je suis enceinte et je le garde ».

Ethan et Nathalie échangèrent un regard d'exaspération mêlé de lassitude. Depuis son plus jeune âge, Lucie avait montré un caractère bien trempé, pour ne pas dire difficile. Indocile à toutes les contraintes, elle ne cédait que si elle estimait que les arguments de l'autre étaient meilleurs que les siens. À cinq ans déjà, elle maîtrisait l'art de la dialectique et semblait parfaitement savoir ce qu'elle voulait ou ne voulait pas. Ainsi, c'est à cet âge qu'elle avait décidé qu'elle serait « marin » comme son père.

— Je sais lire, compter et j'ai 20 sur 20 aux yeux, avait-elle dit un jour. Ça suffit pour être marin. C'est Joël qui me l'a dit. Un bon marin doit savoir lire une carte, utiliser le sextant pour la route et avoir de bons yeux pour barrer le bateau.

Lucie avait récité son laïus d'une voix assurée. Joël était son meilleur copain à l'époque. C'était un vieux marin qui avait pratiqué la pêche au gros au large des îles britanniques et dans les eaux turquoise des Seychelles. Il racontait d'une voix rocailleuse des histoires de baleines, de tempêtes monstrueuses, de mãraras[1] argentés qui jouaient à « saute-poissons » au-dessus du pont des bateaux. Il avait l'art de mélanger les légendes traditionnelles aux moments épiques des expéditions de pêche qu'il avait vécues. Au fil de ces histoires, la petite fille s'était forgé une mythologie où des héros anonymes parvenaient à vaincre les pièges fomentés par les dieux et les déesses de la mer. D'Ulysse au Hollandais volant, il n'y avait qu'un océan qu'elle franchissait allègrement sans soucis de véracité géographique ou historique. Elle admirait avec la même passion le capitaine

[1] Nom tahitien du poisson volant argenté que l'on trouve dans les mers chaudes de Polynésie.

Achab dans son combat à mort contre Moby Dick et les compagnons de pêche de Joël luttant avec leur chalutier le « Triton », dans les tempêtes ou des vagues hautes comme un immeuble qui tentaient de les avaler. Lucie s'identifiait aux personnages combatifs et intrépides de cet univers imaginaire picaresque. Elle sentait couler dans ses veines la même détermination qui menait ces hommes valeureux à la victoire ou à la mort, sans que la peur les détourne de leur destin. Elle écoutait Joël sans mots dire, ses grands yeux noirs dilatés par le plaisir et l'émerveillement. Elle pouvait passer des heures, blottie contre la poitrine large du marin, absorbant comme une éponge les récits mi-réels, mi-fantastiques qu'il lui contait.

Il avait fallu toute la patience de Nathalie et le sens de la négociation d'Ethan pour qu'elle accepte de poursuivre l'école. En échange, Ethan avait accepté de lui enseigner l'art de la voile. En quelques

mois, le langage des marins n'avait plus de secret pour elle. Elle affalait aussi vite que ses mains enfantines le permettaient, virait à bâbord, à tribord, lançait le bout avec dextérité au-dessus du bastingage pour arrimer le bateau à la bitte d'amarrage. Et surtout, elle ne quittait plus sa tenue de marin, pantalon large bleu marine, pull rayé bleu et blanc, bonnet bleu avec une ancre brodée et ciré jaune. Cette passion pour la mer n'avait fait que croître au fil des années. A bientôt 16 ans, elle maîtrisait parfaitement la navigation et n'avait rien à envier aux gars du coin.

Entière, entêtée, volcanique, exaltée ! Ethan et Nathalie avaient rendu les armes plus souvent qu'ils l'auraient voulu face à la nature intransigeante de Lucie. Pourtant ni l'un ni l'autre n'avaient un caractère faible. Ethan était fait de l'étoffe rugueuse et solide des marins. Il parlait peu, n'élevait jamais la voix et dans le milieu rude de pêcheurs qui était le sien, il avait acquis la réputation

d'un homme au jugement sûr et à la parole fiable. Chaque marin qui avait navigué avec lui avait une anecdote à raconter. Sa légende était née très tôt, lorsqu'à l'âge de 19 ans, embarqué sur le « Morskoul »[2] pour sa toute première pêche au gros au large de Granville, il avait pris en main la manœuvre lors d'une violente tempête qui avait frappé la côte normande coulant ou endommageant plusieurs centaines de bateaux à quai. Au large où le leur naviguait cette année-là, ils avaient dû faire face à un véritable ouragan. Le bateau devenu un jouet que le vent malmenait férocement était ingouvernable. Des paquets de mer avaient balayé tout ce qui n'était pas solidement arrimé sur le pont. Les hommes n'en menaient pas large malgré l'expérience et la bravoure. Face aux déferlantes qui les jetaient d'un bord à l'autre avec brutalité et menaçaient de détruire le bateau, ils se sentaient

[2] Signifie « fou de bassan » en breton

impuissants et se mirent à prier. Ethan avec la fougue et l'inconscience de sa jeunesse, la rage au ventre, avait agrippé une élingue qu'il fixa solidement à l'une des poutres du chalut, puis il l'enroula autour de sa taille avant de ramper jusqu'au gouvernail pour l'y accrocher, espérant ainsi maintenir le cap du bateau. Revenu auprès des autres marins, sans ciller il leur ordonna de s'attacher avec les élingues disponibles pour éviter de passer par-dessus bord. Cet exploit contribua à sa renommée. Lorsque l'équipage rentra au port sain et sauf, tous le remercièrent avec émotion et respect. Il avait acquis pour la vie la confiance des pêcheurs et de leurs familles. Pourtant il n'en tira nulle gloire et les seuls mots qu'il énonça en sautant sur le quai furent : « Dieu était avec nous ». Il devint très rapidement une figure de la communauté, auprès de qui on venait prendre conseil, tant pour sa pertinence, que parce qu'il ne se départait

jamais de son apparente impassibilité et ne jugeait pas les défaillances d'autrui.

Nathalie observait en silence sa fille. Petite et blonde, elle était son exact opposé. Calme et réfléchie, elle avait su plus d'une fois, par la douceur de son obstination, désarmer son « cheval fougueux », sa « cavale » ainsi qu'elle surnommait sa fille. Mais elle savait reconnaitre l'imminente défaite, lorsque Lucie se cabrait ainsi. Elle passa les mains sur ses cheveux d'un geste machinal, cherchant à apaiser le petit animal peureux caché dans sa poitrine. Il y avait bien longtemps que celui-ci ne s'était pas manifesté, longtemps qu'elle n'avait senti son cœur cogner, prisonnier dans sa cage étroite, ruant lui aussi pour tenter d'échapper aux souvenirs indicibles. Elle se tourna vers Lucie qui n'avait pas bougé, figée dans une attitude défensive, compacte comme un taureau dans l'arène face au matador. Dans un souffle ténu, elle parla.

— Tu ne nous as pas dit qui est le père ? Est-ce Luc ?

Lucie secoua la tête dans un signe de dénégation.

— Est-ce qu'on le connaît ?
— Non. Je ne sais pas qui est le père, murmura-t-elle.
— Est-ce que tu …est-ce qu'on t'a forcée ?
— Maman, qu'est-ce que tu vas imaginer ?

Nathalie semblait bouleversée. Lucie ne l'avait jamais vue ainsi. Elle en fut toute chamboulée et se précipita pour prendre sa mère dans ses bras. Son père ne disait mot.

— Maman, j'ai fait une connerie. J'avais envie de m'amuser pendant le fest-noz et j'ai trop bu. J'ai fait un peu n'importe quoi. Mais jamais personne ne m'a forcée. Pardon maman. Pardon.

Maintenant, Lucie sanglotait sur l'épaule de sa mère. Elle sentait le regard pesant de son

père dans son dos. Elle était consciente de la déception qu'elle causait à ses parents. Mais toute cette énergie, cette vitalité jaillissaient sans qu'elle soit toujours capable de les contenir. Les hormones de l'adolescence sourdaient en elle de façon brutale, exacerbant sa sensualité et ses pulsions. Comment pouvait-elle expliquer cela à ses parents alors qu'elle-même ne comprenait pas toujours ce qui lui arrivait. Elle sentait seulement que ce petit être tapi au fond de son ventre, minuscule virtualité d'un humain à venir, serait désormais le centre de sa vie, plus puissant que la mer, plus effrayant que les monstres au fond de l'océan et plus extraordinaire que toutes les histoires du vieux Joël. Il lui était impossible d'y renoncer.

Chapitre 2 – La promesse (Décembre 2016)

« Aujourd'hui, Romain a trois mois. Je n'en reviens pas d'avoir fabriqué ce petit être vivant. Maman et papa sont inquiets pour mon avenir et le sien. Moi, pas du tout. Je sais que je serai toujours là pour lui montrer la route du bonheur. Même si le chemin est ardu. Dans trois mois, j'aurais 17 ans. Je vais demander aux parents de m'émanciper. Je ne veux pas que Romain soit sous leur tutelle parce que je suis mineure. C'est moi sa mère, moi seule. Je veux l'élever à ma façon. Je veux qu'il soit fier de sa mère. Il est beau mon fils. Il a de grands yeux noirs comme les miens, immenses comme des hublots, avec de longs cils recourbés. Ça lui donne l'air d'une fille. Les cils, il les tient surement de son père biologique, que nous ne connaîtrons jamais.

Quelle importance ! De toute façon il ne grandira pas sans père. Je vais lui en trouver un, un père adoptif. Un qui nous aimera tous les deux. Après tout, j'ai bien été adoptée, moi et je ne suis pas différente des autres. En attendant le prince charmant, Luc sera un tonton parfait pour mon petit prince à moi ».

Lucie, la tête penchée, le stylo dans la bouche, resta en suspens un instant. Le soleil illuminait la baie vitrée et scintillait sur les rochers. L'eau était d'un bleu vert que la pureté de l'air rendait métallique en cette journée d'hiver. Au loin, elle apercevait l'île de Bréhat. Elle connaissait ce paysage par cœur, la moindre découpe du littoral lui était familière. Elle apercevait la maison bourgeoise de la famille Bettencourt[3] qui se dressait au loin, sur l'autre rive, pompeuse avec sa rangée de colonnades. Combien elle préférait les

[3] Liliane Bettencourt milliardaire, a séjourné toute sa vie dans la maison construite par son père fondateur de l'empire des cosmétiques L'Oréal.

petites maisons de granit blond disséminées çà et là le long du chemin côtier. Elle aimait par-dessus tout cette côte escarpée, balayée par les embruns et le vent, envahie par les boutons d'or au printemps, chargée d'iode et de l'odeur puissante des algues. Elle avait toujours vécu à Ploubazlanec. Enfin ! Elle n'y était pas née à son grand regret. Mais la légende familiale racontait que ses parents l'avaient recueillie alors qu'elle avait tout juste deux semaines. Nathalie, sa mère adoptive, était originaire de Marseille, comme sa mère biologique. C'est dans la ville phocéenne qu'elle était née. Mais c'est ici à Ploubazlanec, face à la manche froide et mouvante que son caractère s'était forgé. Un caractère fort, rude et solide pour braver les tempêtes. Pourtant Lucie, détournant son regard de la fenêtre pour admirer son fils qui dormait dans un couffin à côté d'elle, songeait qu'un jour, peut-être, elle aimerait découvrir l'autre mer, rencontrer l'autre mère. Elle savait qu'elle avait été conçue

dans des circonstances compliquées. Elle avait envie de connaître son histoire, celle qui se cachait derrière les mots pudiques de ses parents pour évoquer ses origines. Sa mère biologique ne l'avait pas abandonnée. On l'avait contrainte. Sans doute parce qu'elle avait à peine 17 ans comme elle à sa naissance. Ce sont des choses qui se faisaient dans certains milieux, pensait-elle. Nathalie et Ethan ne lui avaient jamais caché son adoption. Mais l'histoire s'arrêtait là. Et pendant toutes ces années, cela lui avait suffi. Elle avait reçu tout ce dont un enfant a besoin pour bien grandir, amour, confiance, liberté, respect, sécurité. Pourquoi aurait-elle désiré en savoir plus. Pourtant, aujourd'hui en regardant son fils sourire dans son sommeil, il lui semblait que certaines pièces manquaient au puzzle de sa vie, des pièces essentielles pour en saisir pleinement le sens et poursuivre son chemin. « Ce soir, c'est Noël, dit Lucie en s'adressant à Romain, je fais un vœu pour

toi, mon bébé et pour moi aussi. Je vais retrouver la mère qui m'a mise au monde et je te donnerai une seconde grand-mère, enfin je l'espère. Non, j'en suis certaine. Je te le promets ».

Refermant le cahier dans lequel elle venait d'écrire, Lucie sauta littéralement sur ses pieds et entama une danse sauvage dans le bureau, chantant, riant autour de son fils que ce tohu-bohu réveilla. Elle le prit dans ses bras, poursuivant sa farandole.

— C'est Noël, Romain, Noël, ton premier Noël, notre premier Noël, Noël, Noël !

Et scandant Noël à tue-tête, son fils blotti contre sa poitrine, elle quitta la pièce tel un lutin déchainé.

Intransigeants, Ethan et Nathalie avaient exigé de Lucie qu'elle poursuive ses études. Bien qu'elle eût aimé subvenir aux besoins de son fils et qu'elle ait proclamé haut et fort son désir d'entrer dans la vie active, aujourd'hui elle leur était reconnaissante d'avoir maintenu leur décision.

Le nez collé à la fenêtre, comme souvent lorsqu'elle avait besoin de réfléchir, elle regardait sans vraiment la voir l'étendue d'eau grise face à elle. On était en avril et des nuages chargés d'orage flottaient à la surface de la mer. Elle avait une masse de révisions à fournir pour le bac à la fin de l'année, mais son esprit vagabondait bien loin du lycée, au-delà de cette mer glacée et maussade. Romain avait 7 mois. Elle s'était juré qu'avant qu'il ait un an elle lui présenterait sa grand-mère biologique. Depuis qu'elle était mère, toutes les questions sur ses origines s'entrechoquaient dans son cerveau, sarabande incessante qui l'empêchait d'avancer. Elle se réveillait

parfois la nuit, immobile, redressée dans son lit, fixant l'obscurité comme si des ténèbres allait surgir une révélation. Cette quête devenait obsessionnelle et Lucie, d'habitude si sure d'elle, était désemparée. Elle se sentait fragile, instable, traversant sa vie comme un marin balloté par une sensation désagréable de roulis. Il fallait que ça cesse. Il fallait qu'elle sache enfin quel était ce secret tragique qu'elle devinait dans le regard inquiet de sa mère, depuis qu'elle avait exigé de connaître son histoire.

Leur dernier échange, si elle pouvait qualifier ainsi leurs propos cinglants, n'avait fait que renforcer le mutisme de Nathalie. Lucie s'était montrée violente et injuste. Elle regrettait ses paroles brutales et l'éclat douloureux qu'elle avait provoqué dans les yeux de sa mère. Cette dernière, si douce habituellement, s'était pétrifiée face à son injonction. Son regard était devenu glacial et d'une voix étrange, elle avait prononcé cette phrase insensée pour Lucie :

« Tu ne peux pas m'obliger à revivre ça ! Jamais, tu entends, jamais ! »

Elle avait quitté la pièce en claquant la porte. Depuis leur altercation, Lucie réfugiée dans sa chambre, écoutait les échos d'une discussion âpre entre ses parents. La voix rauque d'Ethan occupait tout l'espace sonore. Parfois, Lucie percevait un sanglot bref entre deux répliques suraiguës de sa mère, dont la voix se déchirait avant de mourir. Puis le silence se fit. Elle entendit le bruit de la porte du salon qu'on refermait doucement, les pas d'Ethan qui ne quittaient jamais ses bottes et dont le caoutchouc crissait sur le vieux linoléum. Deux coups discrets furent frappés à sa porte. Ainsi, il venait à sa rencontre. Lucie entrebâilla la porte de sa chambre, inquiète, perturbée. Face à son père, à son air tranquille et sérieux, elle ébaucha une esquisse timide de sourire.

— Je peux entrer ? Il faut qu'on parle.

Ethan, le taiseux comme le nommaient ses amis se lança dans un monologue aussi bref que stupéfiant. Elle l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, abasourdie au fur et à mesure qu'il lui révélait en partie le secret de sa naissance.

— Il ne faut pas la juger ni lui en vouloir. Ta mère n'a jamais cessé d'avoir peur. Cette histoire l'a marquée à vie, à vif, même si l'eau a coulé sous les ponts, comme on dit. Alors, voilà l'adresse de ta mère biologique. Nous avons respecté son souhait de ne jamais interférer dans ta vie tant que tu ne n'en manifesterais pas le désir. Tu as le droit de savoir. Fais-en bon usage.
— Merci papa, répondit Lucie dans un souffle. Mais, est-ce que tu crois qu'elle voudra me voir ?
— Ta mère biologique a toujours été une femme forte, bien plus que Nathalie. Tu lui ressembles beaucoup d'ailleurs. Ne crains rien.

Chapitre 3 - Face à ses origines (Août 2017)

Lucie sortit de la gare légèrement hébétée. Elle avait beau avoir 17 ans, l'énergie de la jeunesse aiguisée par la tension d'une future rencontre exceptionnelle, elle était épuisée par presque douze heures de voyage. Romain dormait dans le porte-bébé attaché sur son ventre. Sa tête reposait lourdement sur la poitrine de sa mère et il faisait de petits bruits de succion avec ses lèvres. On était en août. L'air était saturé de parfums inhabituels pour ses narines de Bretonne. Des odeurs de lauriers roses et de terre sèche irritaient sa gorge. L'horloge ronde de la gare affichait 21h15. Indécise sur la suite de son périple, elle s'assit dans l'abribus pour réfléchir. Elle n'avait pas voulu prévenir de son arrivée volontairement. Lucie voulait que ces retrouvailles soient spontanées. Elle voulait découvrir sa mère biologique sans

l'artifice d'un rendez-vous préparé. Sa première réaction à la vue de sa fille et de son petit-fils révèlerait la véritable nature de son caractère, du moins c'est ainsi que Lucie concevait cette rencontre inaugurale. Néanmoins elle avait conscience qu'une arrivée tardive et impromptue pouvait s'avérer pleine d'aléas. Sa mère pouvait être absente, avoir de la visite, être déjà couchée. Après avoir pesé le pour et le contre, elle décida de se fier à sa bonne étoile. Ethan l'avait pourvue d'une somme d'argent pour parer aux difficultés éventuelles. Elle sortit de son sac son téléphone portable et composa le numéro de taxi inscrit sur un panneau de la gare.

Dix minutes plus tard, le chauffeur la déposait au numéro 1 chemin de Chabasse, devant une maison simple à un étage, au toit de tuiles rouge et aux volets vert amande. Le jardin était clos par un muret. Devant la maison une tonnelle abritait une table et quatre chaises en bois blanc. Elle paya le

taxi, ajusta son sac à dos et le porte-bébé où Romain continuait de dormir comme un bienheureux, puis se dirigea vers le portail. Appuyant d'un coup bref et tonique sur la sonnette, elle n'eut pas à attendre longtemps. La porte de la maison s'ouvrit devant un homme grand et mince qui l'accueillit en souriant.

— Bonsoir.
— Bonsoir, répondit Lucie. Je suis bien chez Rose Maréchal ?
— Rose Maréchal-Levain, reprit l'homme en acquiesçant.

Son regard, bien que bienveillant, la scrutait avec insistance à travers de petites lunettes rondes. Lucie se sentit jaugée, pesée, analysée, disséquée comme un microbe sous la lentille d'un microscope. André posa ensuite ses yeux sur le bébé. Instinctivement Lucie enveloppa la tête de son fils avec ses mains comme pour le protéger. Entre elle et l'homme un silence épais remplissait l'air

de ses vibrations invisibles. Elle aussi observait cet homme, le mari de sa mère sans aucun doute. Grand, l'air aristocratique, avec un nez fin, des yeux gris-bleus de rêveur, des cheveux noirs et raides bien coupés, il lui parut sympathique. Elle lui sourit en retour.

— Est-ce que Rose Maréchal-Levain est là ? demanda-t-elle reprenant le dialogue.

André nota sans y apporter de réaction, l'usage des deux noms de famille. Il sourit, d'un sourire timide, un peu contraint, teinté d'une légère inquiétude. Cet aplomb, ce regard noir intense, grave et joyeux à la fois, ce beau sourire aux lèvres charnues, il le connaissait, le reconnaissait même s'il voyait cette jeune fille pour la première fois.

— Rose, appela-t-il vers l'intérieur de la maison, Rose, il y a quelqu'un pour toi.

Puis, il se tourna vers Lucie et lui dit simplement :

— Entrez, vous devez être fatiguée et le petit aussi.

Sa voix tremblait légèrement.

Débouchant de la pénombre de la maison Lucie vit émerger une silhouette qui semblait minuscule en comparaison de son mari. Mère et fille se trouvèrent bientôt face à face. Le teint mat toutes les deux, le même regard noir brillant, la même bouche pulpeuse et généreuse, la même chevelure de jais. Rose avait les cheveux courts et bouclés. Ceux de Lucie tombaient sur ses épaules en volutes lourdes. La jeune fille au corps athlétique et longiligne dépassait sa mère d'une tête tandis que cette dernière était toute en rondeur. Mais qui pouvait nier que le même sang coulait dans leurs veines ? La ressemblance était frappante. Rose avança dans la lumière les mains tendues vers sa fille et l'enfant qui dormait. Dans un souffle, elle murmura :

— Toi, c'est toi.

Elle si assurée d'ordinaire paraissait fragile et hésitante. Son cœur qui avait enduré tant d'épreuves sans faillir cognait violemment dans sa poitrine. Elle prit une profonde inspiration pour calmer l'agitation qui la secouait. Une vague d'émotion incontrôlable la submergeait, elle l'infaillible, le roc inébranlable, une lame de fond brisant toutes les digues qu'elle avait construites inconsciemment pour se protéger. Rose éclata en sanglots à la stupeur de Lucie et d'André qui se précipitèrent vers elle pour la soutenir.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous les trois installés dans le salon autour d'une carafe d'eau fraiche. Rose avait repris ses esprits et contemplait avec ravissement le petit Romain qui s'était réveillé et tétait avidement le sein de sa mère.

— Il est magnifique. Je ne vais pas te faire la morale, mais tu l'as eu un peu jeune, non ?

— Comme toi ! répliqua Lucie.
— Oui, c'est vrai, répondit Rose avec douceur, mais nous n'avons pas la même histoire.
— Je suis venue pour cela, connaître mon histoire, enfin ton histoire.
— Je sais Lucie. Je te raconterai tout, mais pas ce soir. Pour l'instant, laisse-moi savourer ce bonheur auquel je n'imaginais pas avoir droit un jour. Te connaître et découvrir mon petit-fils le même jour cela fait beaucoup d'émotions.

Les deux femmes échangèrent un regard attendri et complice. Entre elles, le tutoiement s'était imposé comme une évidence. À nouveau le silence se fit, léger cette fois-ci, empreint de nostalgie et de promesses d'avenir. La nuit avait englouti le jardin. L'air était doux et sucré. On n'entendait plus les cigales. Le temps des confidences viendrait, pensait Rose, avec son cortège de souffrances, mais aussi d'espérances.

Ce ne fut que quelques jours plus tard que Rose et Lucie s'installèrent pour un après-midi de confession. André s'était éclipsé préférant les laisser en tête à tête. Romain dormait. Il faisait chaud et les volets fermés garantissaient la fraicheur de la maison et la pénombre nécessaire aux secrets. Rose, installée dans le fauteuil anglais avait fermé les yeux. Lucie assise droite comme un I au bord du canapé, retenait son souffle. Puis Rose rouvrit les yeux et commença son récit.

— Il faut que tu saches de quelle famille tu viens. Mon père, ton grand-père, était un caïd de Marseille. Une longue tradition de famille. Il avait hérité de son propre père le titre et le territoire qu'il contrôlait en chef autocratique et paternaliste. Il œuvrait dans des petits trafics, du moins pour ce que j'en sais. Trafic de cigarettes, parfums, alcools. Cela nous permettait de vivre dans une villa

luxueuse à l'Estaque[4]. Je suis fille unique et il ne me refusait rien, vêtements, bijoux, sorties. J'étais une ado capricieuse, insouciante, qui pensait que tout lui était dû. Dans ces années-là un nouveau trafic avec l'Algérie a pris de l'ampleur, la drogue. Bien entendu ton grand-père s'est lancé dans ce nouvel eldorado. C'était un homme intelligent. Il avait du bagout, de l'entregent. En moins d'un an il est devenu l'un des plus grands trafiquants de Marseille et il a étendu son ascendant sur la moitié de la ville. Je ne suis pas au courant des détails, mais tu peux imaginer que cette ascension s'est accompagnée de quelques exactions vis-à-vis de ses concurrents. La vie est devenue plus compliquée à la maison. Les hommes qui le secondaient n'étaient plus de petits délinquants à la tchatche méridionale, mais de vrais durs, qui ne quittaient jamais leur arme. Ils me faisaient peur même si leur

[4] Quartier populaire de Marseille, prisés par les artistes et les peintres au 19ème siècle.

présence assurait notre sécurité. Certaines nuits il y avait des bagarres dans le quartier. Les balles sifflaient. Papa a fait renforcer la sécurité de la maison. Il a fait installer une porte blindée et des vitres résistant à l'impact des balles. Jour et nuit, deux de ses hommes patrouillaient dans le jardin. J'avais toujours tout ce je voulais, mais je ne pouvais plus sortir sans garde du corps. Nous vivions dans la menace constante. On m'avait fait promettre de ne jamais sortir seule. Mais voilà, j'ai eu 16 ans, les jambes qui fourmillaient, le sang qui palpitait, l'âge bête où l'on se sent invincible, où l'esprit de contradiction est à son maximum. J'avais une amie plus âgée que moi, Nathalie. À ce nom, Lucie aspira une bouffée d'air et murmura « Maman ». Elle sentit son ventre se crisper, devinant confusément que la suite de cette confession serait douloureuse. Elle gardait en mémoire la réaction violente de sa mère lorsqu'elle avait exigé de connaître ses origines.

— Oui, ta mère. Elle était la fille du plus vieux compagnon de mon père, son bras droit. Nous avions 4 ans de différence, mais beaucoup de points communs. Fille unique toutes les deux, même type d'éducation, même goût de la liberté, même si Nathalie était un peu plus sérieuse que moi. Un soir nous avons faussé compagnie à nos gardiens. Ce n'était pas compliqué pour deux filles futées qui connaissaient Marseille comme leur poche. Il y avait une fête sur le port. On a dansé, on a bu, un peu, juste de quoi avoir le rire accroché aux lèvres, la tête qui tournait légèrement, l'ivresse de l'été et de la jeunesse. Nous déambulions dans les petites ruelles, bras dessus, bras dessous. Nous ne les avons pas vu approcher. Soudain des mains solides nous ont bâillonnées. On nous a soulevées de terre, mis un bandeau sur les yeux et balancées dans une fourgonnette. Le trajet a été court. J'étais terrorisée. Nathalie ne cessait de me répéter : « N'aie pas peur.

C’est un enlèvement. Ils vont demander une rançon. Ton père et le mien vont payer et on va rentrer à la maison ». Elle a répété cette phrase comme un mantra des dizaines de fois. Je crois, en fait, qu’elle cherchait à se rassurer elle-même. Les choses ne se sont pas passées comme elle le pensait. Les hommes, ils étaient six, nous ont extraites violemment du véhicule. Ils nous tenaient les mains dans le dos. Les yeux toujours bandés, ils nous ont poussés à coup de poing parce que nous n’avancions pas assez vite. Nous sommes entrées dans une maison et là le cauchemar a commencé. Les injures, les coups et …le reste.

Rose s’interrompit quelques secondes, fermant à nouveau les yeux, puis elle poursuivit de la même voix claire et précise. Tout au long de son récit un tic nerveux agitait ses paupières. Elle avait posé ses mains à plat sur ses genoux et parlait sans bouger, comme une statue immobile, une pythie délivrant un oracle.

— Il faut que tu saches, reprit-elle en rouvrant les yeux. Ils nous ont violées chacun leur tour. L'un tenait nos bras au-dessus de la tête, un autre maintenait nos jambes écartées pendant qu'un troisième nous besognait. Chacun excitait l'autre par des injures obscènes. Chaque assaut était accompagné de coups, de claques. J'ai cru que j'allais étouffer lorsque l'un d'eux a éjaculé dans ma bouche. Ils n'ont épargné aucun de nos orifices. Cette débauche a duré des heures, enfin je crois, car au bout d'un moment j'ai perdu la notion du temps et aussi celle de la douleur. Ils fumaient, buvaient. L'alcool, l'excitation aidant, ils sont devenus fous. C'est le cri de Nathalie qui m'a sortie de ma torpeur. L'un d'eux avait cassé une bouteille. Il s'est servi du goulot pour la violer. Elle a hurlé comme un animal qu'on égorge. C'est aussi ce qui a mis fin au massacre. L'un des hommes a gueulé « Stop ! T'es con ou quoi ? On veut pas les tuer, juste donner une leçon à ce gros

porc de Maréchal et sa clique. On arrête et on les relâche. Allez, on se magne. Finie la bagatelle ». J'entends encore son rire. Après tout a été très vite. Ils nous ont enfournées dans la camionnette et dix minutes plus tard, ils nous ont jetées sur le pavé, dans une petite ruelle près du port. C'est là que des passants nous ont trouvées. Nathalie baignait dans son sang. Moi j'étais tellement choquée que je suis restée sans parler pendant plusieurs semaines. Mon père a choisi les meilleurs médecins pour nous soigner. Je pense qu'il était tellement préoccupé par ma santé psychique qu'il a dû terroriser l'équipe médicale. Celle-ci s'est focalisée sur mon état mental, laissant le fait que j'étais enceinte au second plan. J'ai mis plus de trois mois à sortir de mon mutisme, à reprendre une vie normale en apparence. Il était trop tard pour un avortement. Mais je ne le regrette pas.

Elle posa sa main sur celle de Lucie, qui au fil du récit s'était figée dans une immobilité

hiératique. Consciente du choc de cette révélation sur la jeune fille, elle attendit quelques secondes que Lucie reprenne vie, avant de poursuivre.

— Nathalie a eu moins de chance que moi. Le tesson de bouteille lui a déchiré le col de l'utérus. Ça l'a rendue stérile. Quand nous avons été rétablies l'une et l'autre, nos pères ont décidé de nous éloigner de Marseille où la guerre des gangs faisait rage. Notre viol a été vengé dans le sang. C'était l'escalade et ils craignaient de nouvelles représailles. Nathalie a été confiée à la famille d'Ethan. Sa mère était originaire de là-bas. Moi, je suis partie dans une pension de l'arrière-pays, ici à Digne-les-Bains. Je ne suis revenue à Marseille qu'après ta naissance.

— Je ne suis pas née à Marseille ? demanda Lucie surprise.
— Non, tu es née ici à Digne. C'est là que j'ai rencontré André pour la première fois.

Nous avons fait tous deux nos études à Marseille et puis nous sommes revenus vivre ici. André n'est pas un homme de la ville et moi, je ne pouvais plus vivre à Marseille.

— Et moi ? Pourquoi tu ne m'as pas gardée ?
— Je ne pouvais pas, pardonne-moi. C'était trop dur. Te voir me rappelait trop cette nuit de cauchemar. Mais je t'ai aimée dès que j'ai vu ta bouille à la maternité. Tu avais déjà de beaux cheveux noirs et le teint jaunâtre comme un coing.

Elle rit en évoquant ce souvenir.

— Tu es née avec la jaunisse ce qui est courant chez les nourrissons. Mais tu étais la plus belle des petites filles. Mon père voulait qu'on te confie à l'assistance publique. Je n'ai pas voulu. C'est moi qui ai pensé à Nathalie. Pendant toute notre

convalescence et ma grossesse nous n'avons cessé de correspondre. Cette tragédie que nous avons vécue ensemble a fait de nous des sœurs de souffrance, mais aussi de résilience. Nathalie s'est remise de ses cicatrices physiques, mais elle conservait un abattement qui semblait inaltérable. Je savais qu'elle rêvait d'être mère. Nous en avions souvent parlé ensemble. Elle attendait de rencontrer l'homme avec qui elle aurait envie d'avoir un enfant. Alors, je lui ai proposé de t'adopter. C'était une façon de te protéger, un pacte d'amour qui nous liait, Nathalie et moi pour la vie. Même si nous savions que nous ne pourrions plus jamais suivre le même chemin. Quelque part tu étais notre enfant à toutes les deux.

— Maman, ma maman, ce qu'elle a souffert sans jamais m'en parler.

Les larmes coulaient sur les joues de Lucie silencieusement. Rose attendit que sa fille se ressaisisse. Elle comprenait le trouble violent qui l'agitait. Leur immobilité était telle qu'on aurait pu les croire endormies comme dans les contes. Les pleurs bien réels de Romain qui venait de s'éveiller les ramenèrent à la vie, laissant le cauchemar derrière elles. Le sujet ne fut plus jamais abordé. Rose avait accompli sa mission et se sentait soulagée d'avoir enfin révélé son secret à celle qui en était le fruit. Lucie n'avait plus posé de questions. Dans sa jeune sagesse, elle avait compris instinctivement qu'il faut parfois savoir refermer une porte pour mieux aller de l'avant.

Sa vie maintenant consisterait à donner un avenir à Romain. Elle avait tenu sa promesse. Son fils grandirait avec deux familles, Ethan et Nathalie, les grands-parents bretons, Rose et André, les grands-parents provençaux. Les confidences de sa

mère biologique agirent sur elle comme un catalyseur. Elle se sentait comme adoubée dans la vie d'adulte et loin de l'anéantir la découverte de ses origines renforçait son désir de participer pleinement à la création d'un monde meilleur. Une flamme vibrait dans son cœur, acérée, intransigeante, guerrière.

Comme pour Lucie une promesse tenait du sacrement, tous les ans, elle vint avec Romain passer quelques semaines de vacances chez Rose et André, découvrant ainsi la vie provençale, les us et coutumes de ce pays qui aurait dû être le sien. Elle fit la connaissance des membres de sa nouvelle famille, son demi-frère Antoine à peine plus âgé que son fils, Miguel l'ami de toujours, Paula sa sœur mariée à Baptiste. Petit à petit, elle la Bretonne dont les poumons exigeaient leur ration d'air iodé et d'embruns, s'habitua à l'air parfumé de lavande, au soleil brûlant de l'été, au chant

des grillons qui remplaçait le cri des mouettes.

Chapitre 4
Naissance du réseau Mélissa (Avril 2026)

Lucie s'était rapidement intégrée parmi les amis de sa famille provençale. Tandis que Romain grandissait et qu'elle-même finissait ses études, elle voyait avec appréhension l'évolution de la société mercantile et la détérioration galopante de la terre. Après la pandémie qui avait tué des millions de personnes sur la planète quelques années auparavant, l'économie avait repris le dessus, comme si le passage du virus n'avait servi qu'à renforcer l'appétit des multinationales.

Souvent avec Luc, ils discutaient des soirées entières de l'avenir du monde. Inquiets et révoltés par la puissance des grandes firmes qui saccageaient terres et mers pour amasser toujours plus de profit et l'incurie des

politiques se moquant de l'environnement comme des humains pour préserver leur pouvoir. Luc avait embrassé la carrière de skipper. Il convoyait des voiliers pour des particuliers et participait à de nouveaux modes de transport de marchandises plus écologiques. Cela lui permettait de rester sur l'eau, le seul élément où il se sentait libre. Il relatait à Lucie les désastres auxquels il assistait au cours de ses voyages, comme la dévastation des zones de pêche en Afrique de l'Ouest où l'exploitation du pétrole maritime endommageait les écosystèmes, privant plus de 600.000 hommes et femmes de leur moyen de subsistance.

— Sans compter nos propres déchets que l'on retrouve toujours plus nombreux dans l'océan. Il n'est pas rare que je croise des gros poissons ou mammifères marins, le ventre à l'air parce qu'ils ont ingéré des sacs plastiques ou qu'ils sont prisonniers des filets de pêche abandonnés au fond de l'eau.

Et je ne te parle pas des bidons d'huile et de toutes les saloperies que l'on jette sur les côtes et qui dérivent. Notre inertie de citoyen, notre désintérêt de la chose commune, notre individualisme et notre égoïsme détruisent et tuent tout autant que les multinationales.

Lucie opina de la tête, convaincue avec son ami que c'était à eux, les plus jeunes de relever le défi d'un changement radical.

— C'est à nous de réagir, déclara-t-elle en retour. J'en ai marre de voir toute cette pollution sans rien faire. Je veux que Romain puisse grandir et vivre sur une terre où l'on respire autre chose que des gaz oxydés. Je veux qu'il puisse nager dans des eaux claires, escalader des montagnes sans trouver des ordures au sommet. Je veux qu'on cesse de massacrer les éléphants pour faire des figurines en ivoire, je veux qu'on arrête de faire souffrir les chiens, les rats, les singes au nom de la médecine. Je veux qu'il

puisse manger des tomates qui ont du goût comme celles du jardin de Rose et pas des ersatz cultivés en serre tout au long de l'année. J'en ai marre de ce monde brutal.

Au fur et à mesure qu'elle énonçait ses « je veux », sa voix avait pris des accents de passionaria. C'est tout juste si elle n'avait pas crié sa dernière phrase.

— Eh ! Qu'est-ce qui se passe pour te mettre dans cet état ?
— Rien, j'en ai marre, Luc. J'ai 26 ans, Romain aura bientôt dix ans et tu peux me dire quel avenir sera le sien. Tu as écouté la radio ce matin. Tu as entendu en Californie, la fuite de méthane ? Cela fait des mois que le puits fuit et que la compagnie gazière le sait. Et c'est seulement maintenant qu'elle réagit, parce que des centaines de riverains ont été pris de nausées, de maux de tête, de saignements de nez. Et en Inde, ce glacier qui s'est effondré en faisant des centaines de victimes ? L'an dernier, c'est un barrage

minier qui s'est rompu au Brésil. Qu'est-ce qu'on attend pour bouger, descendre dans la rue, faire la révolution ?
— Que quelqu'un comme toi prenne les choses en main, répondit Luc en souriant, mi-goguenard, mi-sérieux.

Il connaissait la nature de bulldozer de son amie. Quand Lucie décidait de s'investir dans une cause, rien ne l'arrêtait, ni les difficultés ni le regard sceptique des uns ou réprobateur des autres. Elle fonçait. Non pas tête baissée, mais méthodiquement, son intelligence aiguisée par le défi qu'elle se lançait. Il avait toujours été admiratif de sa combativité. Lucie tira la langue en réponse à la boutade de Luc.

— Moque-toi ! Mais si nous n'agissons pas dans moins de dix ans nous pourrons prendre un vaisseau spatial et émigrer dans l'espace à la recherche d'une nouvelle terre à polluer. Chiche !

— Chiche, dit Luc en écho. Je suis sérieux Lucie. Il faut des gens comme toi, avec ton putain de caractère pour mener à bien la révolution.
— Qu'est-ce qu'il a mon caractère ?
— Têtue, non ! Carrément tête de mule, coriace, volcanique, intransigeante, jusqu'au-boutiste ! Je crois que c'est complet, lança Luc en rigolant.
— Et alors ? Ce n'est pas un défaut d'aller au bout des choses, dit Lucie un peu vexée.
— Mais non ! En plus tu as des compétences techniques et intellectuelles. Avec ta maîtrise de l'informatique, des réseaux sociaux, tu es parfaitement en mesure de regrouper et dynamiser des gens qui ont les mêmes ambitions que nous. Je parle sérieusement.
— Chiche alors ! Je vais y réfléchir.

Quelques mois plus tard, le réseau « Mélissa » était créé. Elle regroupait dix personnes autour de Lucie : deux amis de fac, Marc et Roméo, étudiants en biochimie

pour l'un, en ingénierie moléculaire pour l'autre, Malcom Jones, un chercheur américain en biodiversité qu'elle avait rencontré lors d'un échange universitaire et son professeur de biologie marine, Étienne. Elle avait également contacté Miguel pour lui présenter son projet, convaincue que ses connaissances en apiculture et son bon sens terrien seraient un atout à côté des scientifiques qui composaient son équipe. Elle voulait de la diversité parmi les humains. C'est pourquoi, elle avait enrôlé également son père Ethan, Luc bien entendu, l'ostéopathe-vétérinaire de Paimpol et son assistante Hélène, tous deux très investis dans la cause animale. Seule Nathalie avait refusé son invitation. Depuis que Lucie avait renoué avec sa mère biologique, Nathalie s'était mise en retrait. Souvent heurtée par le caractère parfois violent de sa fille, elle avait passé volontairement le relai à Rose qui avait su canaliser chez Lucie la période périlleuse de

l'adolescence. Intuitivement, elle savait que Rose saurait composer mieux qu'elle avec les ruades de sa cavale. Elle avait été la mère du bébé, de la petite fille. Rose serait celle de l'ado, de l'adulte, s'était-elle dit. Ainsi se poursuivait leur collaboration tacite pour cette enfant commune que le destin leur avait donnée.

Lucie profita de ses nouvelles fonctions au Port de commerce de Brest pour développer le réseau. Avec ses connaissances en informatique et son master de biologie marine, elle n'avait eu aucun mal à se faire embaucher comme « Manager Qualité, Sécurité et Environnement ». Ce poste lui donnait l'opportunité d'être en contact avec des interlocuteurs du monde entier. En quelques mois la dizaine d'adhérents d'origine était passée à une centaine de militants. Elle veillait scrupuleusement à vérifier leurs compétences diverses et surtout leur intégrité. On n'intégrait pas si facilement le Réseau Mélissa. Pour chaque candidat, Lucie se livrait à une véritable enquête de motivation et de fiabilité. Aiguillonnée par l'effondrement de la société qui progressait à une allure vertigineuse elle savait que le temps nécessaire à la prise de conscience des individus était réduit à peau de chagrin. Lucie avait l'ambition de faire de son réseau

un outil de combat. Elle pressentait intuitivement que les actions « coup de poing » de sensibilisation deviendraient bientôt obsolètes. C'est en guerrière qu'elle réfléchissait et cela d'autant plus qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer récemment le scientifique Humphrey Lewis, dont les travaux sur l'extinction des insectes et des abeilles l'avaient impressionnée autant qu'alarmée.

Lorsqu'elle avait refermé son ouvrage « De la survie des insectes à la survie de l'humanité » le découragement et la déprime l'avaient saisie si fort que pendant quelques jours son entourage avait craint pour sa santé. Elle si combative, si joyeuse, si dynamique, était prostrée, silencieuse. Elle couvait Romain d'un regard inquiet, le serrait contre elle sans raison, la gorge nouée par la tristesse et un sentiment d'impuissance. Son petit garçon réagissait violemment à ces montées d'angoisse qui la paralysaient.

— Maman, tu m'étouffes, dit-il un jour alors qu'elle l'étreignait. Tu me fais mal et t'es pas belle quand t'es comme ça. Tu fais peur.

Romain se dégagea des bras de sa mère en frappant sa poitrine de toute la force de ses poings. Cette bataille lui laissa quelques bleus, mais plus que les coups de son fils, ses derniers mots agirent comme un électro-choc. « Elle lui faisait peur ! ». Lucie réalisa soudain qu'elle projetait son angoisse. Elle qui détestait par-dessous tout montrer ses faiblesses voilà que la perspective d'un échec possible l'effrayait au point de la rendre vulnérable. Certes, la bataille allait être rude, pensa-t-elle. Il s'agissait de lutter contre des multinationales voraces et des politiques corrompus. C'était aussi une bataille contre le temps et la passivité des individus. Il devenait urgent de réveiller la société. Ragaillardie par cette mise au point personnelle Lucie savoura sa première victoire. Plus jamais elle ne se laisserait

surprendre par le découragement et la faiblesse. Ainsi conclut-elle un pacte avec elle-même. Elle venait d'entrer en croisade. Amis, famille, collègues, voisins, commerçants du quartier, passants dans la rue, camarades d'école de Romain, parents d'élèves, professeurs, chaque fois qu'elle pouvait, elle délivrait son message d'urgence, relayée en cela par des dizaines de groupe qui se créaient ici ou là pour la défense de la nature, le retour à une économie plus humaine et raisonnable. Il flottait dans l'air du temps un mouvement de rébellion, un frémissement imperceptible, propices à l'exécution de ses projets. Lucie de façon souterraine, œuvrait à la mise en place d'une armée qui saurait réagir au moment crucial pour faire basculer le monde des petits et grands dictateurs. Tendue vers un avenir dont elle ressentait les vibrations noires et néfastes elle était convaincue que seule une action d'envergure exceptionnelle pourrait frapper